

LE JARDIN DU POÈTE

Lucien Parizeau

JAZZ

— A mon ami, André Lauredeau

Vive le jazz aux accords stridents
Sur le tamtam d'un roi cannibale,
Joyeux galop de sons trépidents,
Vif ricochet de pierre ou de balle.

C'est un coursier qui part et s'emballer
Et fait grincer le mors dans ses dents:
Vive le jazz aux accords stridents
Sur le tamtam d'un roi cannibale.

J'aime le jazz sur les nerfs ardents
Pour étourdir la douleur rivale,
La douleur rouge aux mille tridents,
La folle douleur, cette autre cavale,
Vive le jazz aux accords stridents.

RESIGNATION

Pas un mot n'est venu troubler la nonchalance
Qui gagne l'ombre. A voir sa bouche de profil
Et ses yeux bruns où flotte un indicible exil,
Il semble qu'elle songe avec trop d'indolence.

Silencieux, payé de sa seule présence,
Bien que je sente en moi comme un regret subtil,
Sans un geste d'amour, si timide soit-il,
Je goûte la douceur de l'aimer en silence.

Pourrais-je seulement, si ses regards amis
En cherchant mon regard ne me l'eussent permis,
L'adorer sans un mot et lui rester fidèle?

Je sais que je lui dois de m'avoir accueilli,
Et, dans ce tête-à-tête intime et recueilli,
Je ne demande rien que de rêver près d'elle.

[D'un volume en préparation: "Les Paradis Intimes.]"

Le mois artistique et littéraire

M. HARRY BERNARD

PEU d'auteurs canadiens ont déployé autant d'activité que M. Harry Bernard. Chaque année, une œuvre nouvelle jaillit de sa plume alerte. Il a fabriqué déjà trois romans remarquables et un volume de nouvelles, enfin, des *Essais critiques*. Dans un pays où le travail intellectuel est particulièrement difficile, il faut admirer une telle fécondité. Je sais ce qu'il en coûte à l'écrivain pour réaliser la centième partie de son rêve. Et si, depuis des années, je signale à l'attention du public un certain nombre de nouveaux parus, c'est qu'une sympathie réelle me porte vers ceux des nôtres qui ont le courage de se cloîtrer des mois et des mois, dans leur cabinet de travail, pour rendre palpable un rayon de leur idéal.

C'est sans doute cette même sympathie qui a poussé M. Bernard à traiter du travail littéraire du Canada français dans un volume publié récemment sous le titre d'*Essais critiques*. En parlant ainsi des produits de l'esprit on formera l'opinion du lecteur; on fera lire les auteurs qui manifestent du talent et on rejettera dans les ténèbres ceux dont les difformités ne sauraient voir la lumière sans choquer le sentiment de l'esthétique; on jettera de l'huile sur le feu sacré et de l'eau sur le feu de paille. L'important est de distinguer entre les deux.

Cette distinction, M. Bernard la fait-il? Dans ses analyses de *La jeune poésie canadienne*, de Blanche Lamontagne, de Louis Dantin, Jean Chauvin, Jules Fournier, Robert de Roquebrune et autres, on sent, chez lui, un goût assez sûr des valeurs et une connaissance réelle des beautés ou des défauts d'une œuvre. Moins profond, moins dilettante et surtout moins artiste que Dantin, il suit cependant celui-ci, de loin, par le don de la nuance et du juste milieu et si, dans l'exposition de ses idées, il est moins harmonieux que monseigneur Camille Roy, il est peut-être plus robuste.

Plus d'une fois, il a le courage de s'attaquer aux divinités littéraires. Je suis de tout cœur avec le critique qui, sans user du casse-tête ni de la matraque, sans donner dans le métier d'assommeur, administre à propos, sur le dos des pêcheurs et pécheresses de la littérature, quelques bons coups de fouet.

Je pourrais citer du livre en question plusieurs extraits indiquant jusqu'à quel point l'auteur a dit sa pensée avec franchise.

veut prouver que l'auteur des *Fleurs du mal* s'est réincarné dans plusieurs de nos poètes. Ses observations là-dessus ne manquent pas de vraisemblance. Mais il exagère, et beaucoup; il exagère surtout quand, pour donner des exemples tangibles, il nous cite Jean Charbonneau, qui n'a rien de Baudelaire, Alfred Durochers, qui respandit de santé, et Rosaire Dion, qui est à peine mélancolique. Nelligan lui-même, en dépit de sa névrose, n'a aucune parenté réelle avec Baudelaire. Il ne faut pas confondre la poésie du désespéré et du damné avec la tristesse d'Olympio. Je n'aurais qu'à citer quelques vers typiques des *Fleurs du mal* pour

marquer la distance énorme qui sépare les plus névrosés de nos névrosés de ce pauvre fou de génie qui passa sa vie à poser sur la pourriture les merveilleux diamants de son art.

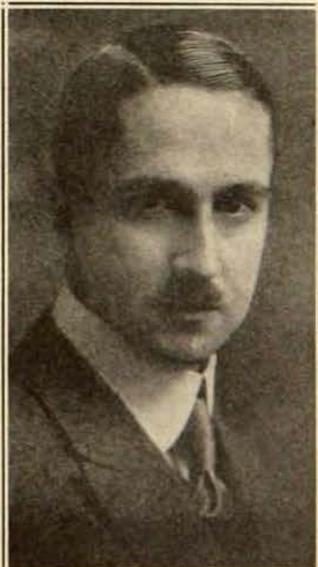
Le critique de Saint-Hyacinthe a-t-il vraiment lu les *Fleurs du mal*? En a-t-il saisi l'impression générale? A-t-il senti qu'il manque à tous nos poètes, sans exception, ce je ne sais quoi de puissamment infernal et de physiquement désespéré, qui caractérise le chantre magnifique de la laideur et du péché? Au lecteur d'en juger.

..

Je regrette aussi que M. Harry Bernard ait daigné écrire un chapitre spécial sur la *Régionalisme littéraire*. Faux et conventionnel, ce chapitre, en outre, n'est d'aucune utilité.

Je suis pour les régionalistes contre les exotiques, mais je suis surtout contre l'un et l'autre s'ils veulent limiter le champ de la pensée et de l'inspiration. Ce n'est ni par le sujet traité, ni par les idées exprimées, qu'une littérature est nationale: c'est par la valeur intrinsèque des livres et la personnalité des auteurs. Par ses récits sur l'Orient, Pierre Loti appartient aussi bien à la littérature nationale de France qu'un Maurice Barrès par ses *Déracinés* ou sa *Colette Baudouche*, Louis Hémon, avec sa *Maria Chapdelaine*, et Constantin Weyer, avec *Un homme se penche sur son passé*, restent nationaux dans toute la force du terme. De même, un Canadien qui écrira le plus beau livre français de son époque, fût-ce sur les îles Hawaï, fera œuvre nationale. On ne limite pas le talent, car c'est lui et lui seul qui fait loi. Il est dans la tradition du génie de prendre son bien où il le trouve, et un Shakespeare ne cesse pas d'être anglais quand il fait *Le Marchand de Venise*.

Je ne connais rien de plus vain, de plus naïf et de plus inutile que cette manie qu'ont nos pédagogues de dire à nos écrivains: "Vous penserez ceci et non cela; vous sentirez ceci et non cela; vous décrierez ceci et non cela." Ils ne font songer à ces entrepreneurs mesquins qui, avant de bâtir une maison pour géants, feraient une cage à loger des moineaux. Les géants n'iront pas s'asseoir dans le nid des oisillons; les hommes de talent ne se diminueront pas pour entrer dans les cadres établis par les régionalistes; ils ont besoin de liberté et non d'entraves; ils veulent créer et non imiter, penser leurs propres pensées et non les pensées des autres, consulter leur propre cœur et non la volonté des conventionnels et froids fabricants de principes à l'usage de tout le monde. Si leurs facultés sont vraiment fortes, ils refuseront toujours de se confondre avec cette collectivité qui est le synonyme de la banalité. Ils seront personnels et seuls de cette solitude qui fait les grandes carrières exception-



M. MAURICE HEBERT
qui vient de publier *De livres en livres*.
(Editions du Mercure).

Quand au reste, je me permettrai de parler franc à M. Harry Bernard. Je n'approuve qu'à moitié les trois ou quatre premiers chapitres de son livre. Dans les premières pages, l'*Idée baudelairienne au Canada*, il